

Le Monde

La peintre Apolonia Sokol ouvre grand ses toiles au théâtre de l'intimité

« Promesses de 2021 » (5/12). « Le Monde » présente douze artistes à suivre cette année. Aujourd'hui, la jeune peintre, pensionnaire de la Villa Médicis, à Rome.



La peintre Apolonia Sokol, en janvier, à la Fondazione Memmo à Rome. DANIELE MOLAJOLI

Crocs rose fluo aux pieds, collants résille clairs, jupe écossaise et manteau mi-punk mi-chamane de son amie l'artiste Vava Dudu : Apolonia Sokol est une pensionnaire qui détonne sur les hauteurs de Rome, où la Villa Médicis accueille chaque année seize artistes et chercheurs dans son palais Renaissance. A 32 ans, la flamboyante peintre, parmi les plus jeunes de la promotion 2020-2021 de l'Académie de France, trace énergiquement sa route, qui l'a menée du quartier populaire de la Goutte d'Or, à Paris, jusqu'au saint des saints des résidences artistiques françaises.

Elle a grandi au Lavoir Moderne Parisien, petit théâtre fondé par ses parents et nid de rencontres multiculturelles. *« La programmation était dédiée aux pièces d'auteurs vivants, majoritairement africains, mais c'était aussi un espace de vie du quartier, où les habitants organisaient mariages, cérémonies funéraires, ateliers ou même des rendez-vous de planning familial. »* Un cadre artistique et émotionnel puissant qui a nourri sa fascination pour les personnes de l'underground, et où elle a aussi rencontré la peinture : *« A l'étage, il y avait un espace d'exposition où se retrouvaient des peintres amis de ma mère, tous d'origine polonaise, qui m'ont appris le dessin. »*

A 8 ans, un séjour dans un hôpital catholique de Lyon pour soigner une maladie orpheline lui fait appréhender la peinture sur un mode presque mystique : *« Les sœurs m'apportaient des bibles illustrées par les maîtres italiens. Alors que je ne crois en rien, j'ai ensuite voulu me faire baptiser pour me rapprocher de la peinture. »*

La suite de sa formation reste grande ouverte sur le monde : à 13 ans, elle prend des cours du soir de modèle vivant à Copenhague, où elle est partie vivre avec sa mère ; à 16 ans, la peinture allemande l'attire à Düsseldorf ; à 19 ans, elle entre aux Beaux-Arts de Lyon, qu'elle quitte en n'y ayant pas trouvé sa place, et part travailler pour un festival au Maroc. Trois ans plus tard, elle retourne au théâtre vivre avec son père et entre aux Beaux-Arts de Paris. Puis s'installe à New York, où elle est l'assistante du peintre Dan Colen, à Los Angeles, où elle travaille dans l'atelier de Henry Taylor, et à Bruxelles, avant de revenir à Paris *« pour de bon »*.

Engagement féministe

Ce parcours s'est doublé d'un engagement féministe dont le Lavoir Moderne Parisien, où conteuses et poétesses ont bercé son enfance, est aussi le creuset. C'est là même qu'elle a hébergé la peintre et fondatrice des Femen, Oksana Chatchko, devenue sa meilleure amie, qui s'est donné la mort en 2018.

Pendant le premier confinement, elle a peint sa version du *Printemps*, de Botticelli, tableau sur la fertilité qu'elle a peuplé de femmes trans ou non binaires : « *On pourrait imaginer qu'elles ne sont absolument pas fertiles, j'estime qu'elles le sont plus que quiconque, ayant la capacité de donner naissance à un soi plus juste.* » Le tableau fait actuellement partie de l'exposition « Possédé.es » au Mo.Co, à Montpellier, qui envisage l'art et l'occulte comme moyen de résistance.

Ce portrait de groupe à échelle humaine est le fruit de nombreux échanges avec chacune d'entre elles : « *Il était primordial pour moi de ne pas les objectifier, donc de comprendre leur vie et de les représenter telles qu'elles le désiraient. C'est important de se questionner sur ces choses-là, la femme ayant tellement été réduite, dans la peinture, à une allégorie, un objet de désir, nue et sans nom.* » Comme à chaque fois, entre dans la transe de ses toiles, nourries d'emprunts et de dialogues avec l'histoire de l'art, une famille élargie, tribu de cœur brossée avec soin à la peinture à l'huile.



« Le Printemps, Linda, Nicola(s), Raya, Dustin, Simon.e, Nirina, Claude, Bella & Dourane » (septembre 2020), d'Apolonia Sokol, huile sur toile. COURTESY DE L'ARTISTE & THE PILL

Dans son atelier romain, elle termine une toile de 4 mètres en volume courbe pour une exposition avec le duo Harald Thys et Jos de Gruyter (Pavillon belge de la Biennale de Venise 2019) qui ouvrira à la Fondazione Memmo, voisine, au déconfinement.

Projet d'une période un peu folle, l'exposition a été imaginée comme un dialogue avec *La Nef des fous*, un ouvrage satirique du XV^e siècle illustré par Dürer, où marginaux et personnes handicapées sont embarqués sur une barque destinée à la noyade. Ici, l'embarcation se mue en une sorte d'arche de l'espoir peuplée de femmes queer, trans, non binares de tous âges.

Si la situation sanitaire le permet, est prévu, à l'automne 2021, le premier solo parisien de l'artiste avec la jeune galerie The Pill, qui la représente. *« L'idée est de faire deux expos simultanées, l'une dans la galerie à Istanbul, dans le cadre de la Biennale, l'autre dans un lieu pop-up à Paris, où j'aimerais qu'elle prenne la forme d'un petit théâtre peuplé d'artistes, tout en mises en abyme. Une façon de montrer que l'artiste ne travaille jamais seul, et de rendre hommage à tous ces gens qui font les œuvres avec moi, me donnent de leur personne pour faire mes tableaux. »*

2021 devrait aussi être l'année de la sortie d'un documentaire sur son parcours, coproduit par HBO Europe et réalisé par la Danoise Lea Glob, qui la suit depuis plus de dix ans. D'ici là, Apolonia Sokol a repris le flambeau d'une mission à domicile confiée par une précédente pensionnaire, Pauline Curnier-Jardin : questionner la présence des vestiges du colonialisme à la Villa Médicis, fondée en 1666 par Colbert.